

et une façon de les raconter, dont la cocasserie dépasse souvent, à notre goût, ce qui a été fait ailleurs dans ce domaine, peut-être alors aurez-vous les grands traits d'une physionomie dont le dernier saute-ruisseau de la Vieille-Ville, ou le moindre pommeau des chancelleries de la Mala-Strana vous donnerait immédiatement les autres. Dommage que la crainte de n'être pas compris à demi-mot de son public l'entraîne parfois à quelque lourdeur. A cela près, je crois bien que le même succès de fou-rire accueillerait, dans vos journaux du boulevard, l'histoire de la tortue à qui son propriétaire a tant joué de l'harmonica que la bête en perd l'appétit, au point de nécessiter les soins du vétérinaire ; le tableau, extraordinairement bourgeois de Prague, de cette noce extravagante, où l'on se gonfle de mauvais café, pendant que la mariée apaise les vagissements intempestifs, qui tout à coup partent d'un lit voisin et, à la grande stupeur des hôtes, donne à téter à un petit paquet informe, retiré précautionneusement de dessous les édredons ; ou surtout cette toute récente odysée d'un chien, expédié de Prague à Cracovie, et renvoyé à Prague par l'acheteur, courroucé à bon escient puisqu'une aventure de station lui amène, au lieu du chien de race choisi, un effroyable toutou de garde-voie. Mais il ne sied guère de résumer en trois lignes des choses qui valent surtout par l'accent avec lequel on les raconte et la malignité souriante de l'observation. Une grosse anecdote sait devenir très fine et d'un haut comique, contée d'une certaine façon et, de conter ainsi, M. Ignat Herrmann a toujours eu le don, qui ne s'acquiert pas. Depuis l'arrière-boutique de ses débuts aux salles de rédaction du grand journal qu'il hante, ce fut toujours le même esprit singulier et plaisant : la moindre histoire passant par sa bouche déchaînait le fou-rire. Et je sais de lui des comptes rendus des séances du tribunal, qui valent ses meilleurs feuilletons.

— *Narodni Listy*, puisque nous y sommes, a permis à l'un de vos collaborateurs de plaider la cause de la version originale du *Boris Godounow* de Moussorgsky, que le Théâtre National entend monter. Il l'a fait en s'appuyant autant sur l'article où M. Marnold a, ici même, exposé les faits que sur les souvenirs que lui a laissés la partition de Boris, non encore remaniée, telle qu'il l'a eue entre les mains vers 1886-88. Rien n'égale l'impudence autocratique avec laquelle le directeur du *Narodni Divadlo* a bondi sur ses grands chevaux. M. Gustave Smoranz se retranche derrière Rimsky Korsakof et les théâtres russes, qui savent mieux ce qui convient à Moussorgski que Moussorgski lui-même, à plus forte raison que M. Marnold, dont il se demande avec suffisance qui ce peut bien être, ou que votre serviteur naturellement. Jamais il ne permettra du reste à un étranger de lui donner des conseils et il annonce que, non seulement il entend rester fidèle aux vieux errements, mais qu'il pratiquera en

outre dans la version Rimsky Korsakof des coupures, dont il entend demeurer seul juge. Regrettons-le. Le *Narodni Divadlo* perd là une belle occasion de faire une grande, bonne et belle œuvre. Le Théâtre Allemand rival pourrait bien lui donner quelque jour une leçon de slavisme mieux compris et réaliser en même temps une bonne affaire. Dès 1911, il n'y a plus de droits d'auteur sur la version originale de Moussorgski, mais il y en a encore une trentaine d'années sur l'édition Rimsky-Korsakof. Dès lors la disparition des éditions originales de chez l'éditeur paraît toute expliquée. Plus habiles que M. Smoranz qui, paraît-il, y a perdu son latin ou plutôt son russe, nous ne saurons pas moins la retrouver, nous aussi, le moment venu. N'importe il est à tout le moins étrange que, quelques années après *Pelléas et Mélisande*, nous en soyons encore là. Le *Narodni Divadlo* jouera *Elektra* (dans la version réduite à soixante-dix musiciens), il jouera peut-être même *Pelléas*, mais le *Boris* original l'effraie encore. Et les revues musicales de Prague acceptent sans récriminer l'usage de M. Smoranz. Ce n'est pas la première fois que nous devons constater quel goût de l'autoritarisme sévit, chez les opprimés, aussitôt qu'ils ont échappé à la strangulation de leur liberté de penser. De longtemps encore le Bohême ne sera pas un pays de libre et courtoise discussion. Il est si doux de se venger d'avoir tant dû plier et obéir, en jouant le tyranneau à son tour.

WILLIAM RITTER.

### VARIÉTÉS

**Deux lettres de Cuvillier Fleury.** — On vient de publier le premier tome d'une importante correspondance échangée entre le duc d'Aumale et Cuvillier-Fleury, qui fut le précepteur de ce prince. C'est peut-être le moment de tirer de l'ombre où elles reposent deux lettres que cet honnête homme de précepteur, un peu oublié, écrivit à M. Louis Allouy, son ami et mon grand-oncle.

Elles sont datées de 1873. C'est l'époque où des pourparlers avaient lieu qui tendaient au rétablissement de la monarchie. La première est du mois d'avril. Thiers, on le sait démissionna le 23 mai. Toutefois, depuis quelque temps, les conservateurs escomptaient sa chute, et dans cette attente, s'efforçaient de se mettre d'accord entre eux pour confier le pouvoir exécutif au duc d'Aumale. Les négociations n'aboutirent pas, mais je suppose que Cuvillier-Fleury y joua un rôle, et que c'est à ce rôle qu'il fait allusion dans sa lettre. D'ailleurs M. Vallery-Radot, l'érudit éditeur du volume dont je parlais, serait mieux que moi à même d'apporter des éclaircissements sur ce point.